Dénomination et « vision »

Denomination and “vision”

Claude Boisson

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/348>

DOI : 10.4000/praxematique.348

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 141-168

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Claude Boisson, « Dénomination et « vision » », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 36 | 2001, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/348> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.348>

Claude BOISSON
Université Lumière-Lyon 2
(boisson@docsvr.mrash.fr)

Dénomination et « vision »

Cet article prend la suite de diverses publications de membres du CRTT¹. Son inspiration de départ provient d'observations de Pottier (1992) sur la dénomination du pompier dans diverses langues, en fonction de conceptualisations diverses, idée indépendamment redécouverte par Philippe Thoiron.

On considérera préférentiellement des exemples français et anglais, mais on n'hésitera pas à faire appel à d'autres langues, pas loin d'une vingtaine, fût-ce de manière purement circonstancielle (les données sont prises dans divers dictionnaires, et dans des ouvrages comme : Chao 1968 ; Elbert & Pukui 1974 ; Mülhäusler 1974). Les conventions de notation sont les suivantes. Ce qui est de l'ordre du signifié est en majuscules, sans que cela présente un caractère systématique. La transcription du grec moderne, pour laquelle n'existe pas de convention officialisée, utilise les digraphes th, dh, gh pour les fricatives et note l'accent. La transcription du russe suit un des styles de translittération usuels, avec digraphes. La transcription du chinois se conforme au pinyin pour les segments, mais pour ce qui est des tons elle convertit les diacritiques en chiffres placés après les syllabes concernées.

1 Centre de Recherche en Terminologie et Traduction, Université Lumière-Lyon 2. Ces travaux sont : Thoiron 1994 ; Thoiron & alii 1996 ; Boisson 1996 ; Béjoint & Thoiron 1997. Le présent article constitue un extrait d'un travail non publié (Boisson 1998), où la réflexion était nourrie de divers travaux que les nécessités de la brièveté m'empêchent de citer spécifiquement ici (dont : Agazzi 1978 ; Arnaud 1987 ; Besnard 1990 ; Martinez 1998 ; Rastier 1991 ; Rey 1992 ; Spencer 1991).

Il s'agira presque uniquement, pour ce qui nous concerne, de la dénomination des objets manufacturés, des artefacts au sens le plus général du terme (on ne s'occupera que de la classe des noms) ; mais l'essentiel de ce qui sera dit pourrait aisément s'étendre à la dénomination d'autres entités. Notre approche sera inspirée plus par les études de terminologie que par la sémantique classique, qui, cherchant à évoluer dans une linguistique « pure », se confine typiquement à un traitement interne au langage. Mon approche sera ici clairement *onomasiologique*. Ma conviction est que, même en sémantique usuelle, la prise en compte des propriétés du référent est inévitable. Je suis en cela la manière de faire d'André Haudricourt, qui a maintes fois insisté sur la nécessité, dans les études lexicales, de tenir compte des connaissances sur l'objet désigné.

Je vais commencer par fixer un certain nombre de concepts de base, puis je me focaliserai sur différentes rubriques regroupables sous une catégorie générale, appelée un peu vaguement la « vision ». Ce terme de « vision » recouvrira quatre types : la facette, l'orientation d'empathie, l'orientation thématique, et la perspective. Les relations précises entre ces divers concepts mériteraient sans doute d'être clarifiées, si bien qu'on devra regarder le présent travail comme une étape dans une réflexion à poursuivre. On se formera immédiatement une idée des questions évoquées en se demandant pourquoi il se fait qu'en anglais, même considéré isolément, on dispose de quatre mots pour désigner la serre : « greenhouse », « glasshouse », « hothouse », « conservatory ».

Le cadre général

Sur le plan du signifié, on considérera en premier lieu une définition complète, du type de celles qu'on trouve dans les dictionnaires/encyclopédies, et résultant d'une construction empirique par le linguiste, en particulier à partir de ce type de répertoires. Comme notre approche n'est pas fondamentalement interne à une langue, la distinction entre une entrée de dictionnaire de langue et une entrée d'encyclopédie devient ténue (cf. Haiman 1980), d'autant que nous ne cherchons pas à

placer un mot dans un système sémantique (contrairement à ce qui peut se faire légitimement ailleurs : Picoche 1992 ; Rastier 1991)².

L'expérience montre que, pour les artefacts, la définition complète comprend au moins les six rubriques définitionnelles suivantes : domaine, description, fonction, mode de fonctionnement, principe théorique de fonctionnement, utilisateur-type.

On a inséré le DOMAINE dans la définition même, largement entendue, plutôt que d'en faire une simple étiquette lexicographique extérieure à la définition propre. Le domaine concerne une ACTIVITÉ et possiblement un LIEU typique associé à l'ACTIVITÉ.

La DESCRIPTION comprend une sous-rubrique essentielle, la MORPHOLOGIE (forme, constitution en parties), et au moins deux sous-rubriques accessoires et optionnelles, la MATIÈRE et la DIMENSION. La matière peut servir à la nomination par métonymie, au moins pour l'élément denomination générique : ainsi le « fer » à repasser, le « fer à friser », le « waffle iron » anglais et le « wafelijzer » néerlandais (gaufrier). Liée à la dimension est la PORTABILITÉ. Les traits de la description peuvent être essentiels, définitoires, ou supplémentaires, accessoires.

Sous FONCTION on spécifie normalement une ACTION FONCTIONNELLE portant sur une CIBLE (ce qui correspond dans l'expression phrastique à la structure verbe + objet)³. Par exemple, la fonction du « vide-ordures » est de permettre l'action fonctionnelle ÉVACUER portant sur la cible ORDURES. La fonction du néerlandais « kurkentrekker » est de permettre l'action fonctionnelle ENLEVER portant sur la cible BOUCHON. La fonction de l'anglais « tin opener » est de permettre l'action fonctionnelle OUVRIR portant sur la CIBLE boîte de conserves. La fonction du « umbrella stand » est de permettre l'action fonctionnelle SUPPORTER portant sur la cible PARAPLUIE. On ne devra pas confondre la FONCTION et le PRINCIPE DE

2 Il faut toutefois nuancer l'approche issue de Saussure, car, comme on l'a fait observer, le sens de « toothbrush », lors de ses emplois usuels, n'est pas vraiment déterminé par opposition paradigmatique à « nailbrush » et « hairbrush » (Taylor 1995 : 83-84).

3 Délibérément, « cible » est beaucoup plus général et vague que « patient », etc. Cela permet notamment de couvrir les cas où l'action fonctionnelle consiste en la fabrication d'une cible : il serait peu justifié de dire qu'on fabrique un patient.

FONCTIONNEMENT. Ainsi la fonction du paratonnerre est de protéger de la foudre, mais son principe de fonctionnement fait appel au passage de la décharge électrique (due à une différence de potentiel nuage-sol) dans un conducteur. Les fonctions sont typiquement envisagées dans une interaction avec les humains, alors que les principes de fonctionnement sont au moins selon un certain angle indépendants de l'homme, et font appel à la physique, etc.

On retrouve aussi parfois l'action fonctionnelle sous MORPHOLOGIE, car certaines formes d'artefacts impliquent indirectement une action spécifique. Ainsi, s'agissant de « corkscrew » (ou de son équivalent finnois « korkkiruuvu », bouchon + vis, ou une des deux formes turques, « mantar burgusu », bouchon + vrille), on note que « screw », la vis, est bien une forme hélicoïdale, et c'est cette forme qui est visée en premier lieu par la dénomination en « screw »⁴. Mais « screw » évoque spontanément une mode de manipulation dans lequel il y a une rotation se transformant en translation pour « accrocher » le bouchon, puis translation du bouchon dans le conduit du goulot de la bouteille. Cette dernière translation portant sur le bouchon ne peut mécaniquement consister que dans l'un des deux mouvements de translation suivants : translation de rentrée (action fonctionnelle de BOUCHER une bouteille) ou translation de sortie (action fonctionnelle inverse d'OUVRIR une bouteille)⁵. Or on sait qu'on ne met pas un bouchon en le « vissant », car alors le bouchon serait détérioré, et le vin en souffrirait. Donc un « corkscrew » ne peut servir qu'à tirer le bouchon hors du goulot. Ainsi, de « cork » et de « screw », plus certaines informations encyclopédiques sur le vin et l'usage qu'on en

4 Rappelons les dénominations fr. « tire-bouchon », all. « Korkzieher », du type ACTION FONCTIONNELLE + CIBLE, formations qui présentent des parallèles en italien, espagnol, néerlandais, hongrois, japonais, hébreu. Le hawaïen consiste en une métaphore ingénieuse mais indevinable a priori : « ulepua'a » = pénis de cochon (Elbert & Pukui 1979 : 123). Pour ce qui du sens de la métaphorisation, on notera que nous disons de la queue du cochon qu'elle est « en tire-bouchon », tandis que, à l'inverse, les Hawaïens disent du tire-bouchon qu'il est « en pénis de cochon » (le pénis du cochon présente une torsion hélicoïdale).

5 Il serait vicieux (masochiste) et même anti-français d'enfoncer dans le vin le bouchon d'une bouteille. On ne s'amusera pas à spécifier ce qu'est OUVRIR dans le cas d'une bouteille, et en quoi cela diffère de l'ouverture d'un paquet, d'une boîte, etc.

fait, on peut pratiquement inférer l'idée : dispositif en forme de vis servant à tirer le bouchon hors d'une bouteille.

Le MODE DE FONCTIONNEMENT peut être en relation avec la DESCRIPTION. On attend d'un « rouleau » un certain mode de fonctionnement (par roulement), mais aussi une certaine forme (cylindrique). La dénomination peut donc combiner les deux rubriques.

On peut s'étonner de la prise en compte de l'UTILISATEUR TYPIQUE dans la définition complète. Mais l'expérience montre que certaines désignations s'en prévalent, comme : « chaise dactylo », « chaise visiteur », « chaise d'enseignant », « table d'élève » (aussi appelée « table d'enseignement » en sélectionnant la FONCTION ; cf. « chaise de conférence »), « siège de direction », « bureau de direction », « gant de cycliste », « architectes'rule », « surveyors compass », « ciseaux de coiffeur », « ciseaux de couturière », « ciseaux de bourrelier », « ciseaux lingères », « sifflet d'arbitre ». Il est vrai qu'elles se rencontrent spécialement dans des catalogues de vente.

Fixons maintenant les idées par un exemple, et prenons dans le détail le cas du vide-ordures, pour lequel une définition (encyclopédique) complète pourrait être la suivante :

- (0) DOMAINE. Le domaine concerné par le vide-ordures est celui du bâtiment, soit plus précisément celui des immeubles d'habitation collectifs à plusieurs étages⁶.
- (1) DESCRIPTION (MORPHOLOGIE). Le dispositif comprend un conduit vertical lisse de section circulaire, établi dans une gaine (ou colonne), avec ventilation au faite, ouvrant à chaque étage d'un immeuble sur une bouche ou « vidoir » situé soit dans la cuisine de chaque logement (vide-ordures individuel) soit à chaque palier (vide-ordures collectif) et arrivant à la base de l'immeuble à une poubelle rangée normalement dans un local prévu à cet effet (la logette).
- (2) FONCTION. Le vide-ordures sert à évacuer des ordures ménagères.
- (3) MODE DE FONCTIONNEMENT. Les utilisateurs introduisent manuellement leurs ordures dans les vidoirs du dispositif, soit directement, soit dans des sacs.

6 Une définition du vide-ordures est incomplète, voire incompréhensible, si on ne spécifie pas « où » se trouvent les vide-ordures. Par exemple, ils n'ont rien à voir avec les décharges publiques, ni avec les égouts. Plus traîtreusement encore, le cuisiniste Bulthaup rebaptise « élément vide-ordures » sa chic et dispendieuse poubelle mobile à trois compartiments. Cet élément-là s'insère dans une série terminologique assez snob comportant : « élément de préparation »/ « élément de cuisson »/ « élément de lavage » = évier + égouttoir.

- (4) PRINCIPE DE FONCTIONNEMENT. Le principe de fonctionnement du vide-ordures est la gravité : les ordures tombent dans le conduit jusqu'à la poubelle située à la base⁷.
- (5) UTILISATEURS TYPIQUES. Les utilisateurs sont les habitants d'un immeuble à étages.

Continuons notre description des phases conduisant de la définition à la dénomination. Toujours sur le plan du signifié, nous allons procéder à une sélection des informations contenues dans la définition complète⁸, ou traits conceptuels (Thoiron 1994) ou traits épistémiques (Boisson 1996), et cette sélection conservera les informations pertinentes pour la dénomination.

À l'issue de la sélection de traits, on obtient un schéma définitionnel⁹. C'est un squelette de définition suffisant pour l'identification de l'artefact, car ainsi que le dit Cruse : « Dictionaries often do not attempt definitions of such terms [horse,cow], but merely give a few distinguishing features, like the hump of a camel. It is important to realise that a set of features adequate to identify an object does not amount to a full description of that object » (Cruse 1986 : 140). L'identification s'opère selon des saillances perceptuelles qu'il est probablement utile de voir reprises dans le lexème. Ce schéma définitionnel est virtuellement trans-linguistique ou pan-linguistique, mais on ne peut s'enhardir

7 Un grand nombre de définitions ne spécifient pas le principe de fonctionnement, ou bien le cachent à l'intérieur d'un verbe comme, dans notre exemple, « tomber ». On considère que cela va de soi, mais il me semble impératif de spécifier le principe (notamment dans la perspective d'une base de données informatisée permettant des inférences), d'où l'allure de cuistrerie naïve de la définition. Dans le cas de la gravité, c'est particulièrement net, car on « baigne » dans le champ de gravitation au point d'en oublier son existence.

8 Nous disons « information » plutôt que « sème » (ou « descripteur », comme les documentalistes), parce que nous préférons conserver une certaine généralité à notre propos. Ces informations, d'ailleurs, sont conceptualisables comme des propositions plutôt que comme des sèmes classiques (voir d'ailleurs ce qui est dit sur « downgraded ou 'featurized' predications » dans Leech 1981 : 144-148). Ou encore comme des réseaux, peut-être à un niveau plus profond (voir ainsi Leech 1981 : 268-276 sur la « deep semantics »).

9 Il correspond au « modèle relationnel » de Bernard Pottier repris dans d'autres publications (ainsi : Béjoint & Thoiron 1997).

à l'appeler tel qu'après une collecte de données empiriques (pour une illustration voir Boisson 1996).

C'est à partir de ce schéma définitionnel brut, dont on postulera l'existence psychologique comme matériau premier de la dénomination disponible pour les diverses langues, que se fabrique la dénomination. Dans celle-ci, il est procédé à des sélections d'éléments en fonction de leur degré d'informativité¹⁰. Mais, de plus, la dénomination manifeste divers types d'angles de vue sur l'objet, et ce sont ces diverses « visions » que nous allons maintenant examiner.

L'orientation d'empathie

Le schéma définitionnel brut subit éventuellement une orientation d'empathie ou point-de-vue. Ici « point-de-vue » est pris dans un sens technique précis, c'est-à-dire au sens d'« empathie » de Susumu Kuno¹¹.

Prenons l'exemple du vide-ordures¹². Pour ce qui est de la rubrique définitionnelle « mode d'utilisation », on peut choisir d'empathiser avec l'artefact ou avec l'utilisateur, d'adopter un point-de-vue ou l'autre. Si on empathise avec l'artefact (« le dispositif engloutit les ordures de l'utilisateur ») on aura le mot allemand « Müllschlucker ». Si on choisit au contraire d'empathiser avec l'utilisateur (« l'utilisateur vide ses ordures dans le dispositif »), on aura le mot français « vide-ordures » (cf. plus bas le vidoir, bac mural d'évacuation dans les hôpitaux et laboratoires). D'autres dénominations du vide-ordures ne mobilisent pas l'empathie, sont empathiquement neutres. Ainsi

10 Si le schéma définitionnel est conçu comme comportant une spécification des arguments ou rôles sémantiques (« thematic roles » des générativistes), la sélection des arguments retenus dans la dénomination est en effet fonction de leur pertinence, compte tenu des connaissances encyclopédiques (Kiefer 1993). « The selection of arguments in compounds is thus only in part a matter of grammar, it is to a large extent determined by extralinguistic considerations » (ibid.).

11 Voir par exemple Boisson (1987), avec la bibliographie.

12 Malheureusement, aussi curieux que cela paraisse, la quasi-totalité des dictionnaires de traduction, même volumineux et récents, ignorent le « vide-ordures », alors que le mot est attesté en français dès 1934 (tandis qu'ils persistent à enregistrer dûment le désormais rare « vide-gousset », rencontré il est vrai dans des textes littéraires anciens).

l'anglais « rubbish-/ garbage-chute » (ou « chute » tout seul) mentionne le conduit et spécifie que c'est un conduit où dévalent des ordures (de même la formation du russe « musoroprovod » = conduit à ordures, et parallèlement le danois « affaldsskat », le chinois « la1-jī1-guān3-dào4 »). Ceci n'est même pas le cas du français « dévaloir » (dans cette dénomination elliptique on ne dit pas ce qui dévale)¹³. L'espagnol a « vertedero de basuras » (déverseur d'ordures) et l'italien « scarico » (décharge, le mot désignant aussi les dépotoirs et décharges publiques) ; le grec simplement « agho'ghos » (conduit).

À l'issue de cette opération, on obtient éventuellement un schéma définitionnel orienté quant à l'empathie¹⁴. Mais très généralement les dénominations neutralisent l'orientation d'empathie.

Il est nécessaire de fournir quelques autres exemples d'empathisation, étant donné que c'est une spécification qui ne semble pas avoir été relevée jusqu'ici. Songeons d'abord au français « récipient », et le « récepteur » de radio ou de télévision, où « recevoir » se devine encore aisément (voir ci-dessous le « receveur »). Plus nettes encore sont les dénominations françaises « mange-disque » et « mange-cassette » comme adoptant, croyons-nous, le point-de-vue de l'artefact (équivalents en italien peut-être empruntés au français). Ou bien encore considérons cette petite série :

- « vidoir » = la trappe basculante du vide-ordures
- « vidoir » = bac mural d'évacuation de liquides dans les hôpitaux et laboratoires

13 Le mot elliptique « dévaloir » est absent de quasiment tous les dictionnaires, en partie parce que c'est un mot régional, et spécialement suisse (les dictionnaires négligent gravement les mots régionaux et non-hexagonaux). Il est historiquement précédé par un « dévaloir » désignant un passage dans la montagne pour faire descendre les billes de bois (attesté en 1869).

14 C'est vraiment très lourd, mais on n'osera tout de même pas dire « empathie-orienté », car on le sent encore comme un calque syntaxique de l'anglais.

à contraster avec :

- « avaloir » = volume trapézoïdal qui relie le foyer et le conduit de fumée d'une cheminée
- « avaloir » = regard d'évacuation des eaux de ruissellement avec sa grille.

Ou bien encore, le même artefact est connu sous le nom descriptif (neutre) de « bac à douche », ou sous le nom de « receveur », où l'on empathise avec l'artefact. Le terme « receveur » désigne aussi un artefact médical. On connaît en anglais divers emplois techniques de « receiver » (réservoir, moule, enceinte pour gaz, etc.).

Encore d'autres exemples très nets :

(a) L'italien pour « portemanteau » a « attaccapanni », sur « attaccare » (attacher, accrocher, suspendre), et « panni » (vêtements). C'est la seule formation italienne en « attacca-X ». Le français adopte le point-de-vue de l'artefact (on empathise avec l'artefact) : un portemanteau porte un manteau. Au contraire l'italien adopte le point-de-vue de l'utilisateur : l'utilisateur accroche un manteau sur un accroche-manteau.

(b) Parallèlement, en français, comme déjà dit, on trouve un petit nombre de formations en « accroche-X » : « accroche-assiette », « accroche-balai », « accroche-plat », « accroche-serviettes ». Ces formations adoptent le point-de-vue de l'utilisateur. Il y correspond en anglais des formations en « X-hanger » sauf dans un cas, soit respectivement : « plate-hanger », « brush-hanger », « plate-hanger », mais « towel-hook ».

(c) Pour le cendrier, l'italien peut dire « portacenere » (porte-cendres) mais aussi « posacenere » (pose-cendres). La première dénomination adopte le point-de-vue de l'artefact qui porte les cendres, tandis que la deuxième dénomination adopte le point-de-vue de l'utilisateur qui pose ses cendres sur l'artefact.

La facette

En plus de la notion de point de vue, il faut considérer la manière dont l'artefact est envisagé, appelons cela provisoirement sa

« facette »¹⁵. On obtient donc, plus spécifiquement, des modulations sur la façon d'envisager la fonction.

Quand on ne veut pas laisser traîner le ou les balais, on les met quelque part. L'artefact qui sert à cela peut être un « range-balai » ou bien un « porte-balai »/« accroche-balai ». Il se peut évidemment que ces deux artefacts ne soient pas exactement les mêmes, ce serait à vérifier. De même les chaussures se rangent dans des « armoires à chaussures », ou des « range-chaussures », ou des « porte-chaussures ».

Autre exemple : s'agissant d'une bouteille, on peut considérer que l'ACTION FONCTIONNELLE est OUVRIR portant sur la CIBLE BOUTEILLE ou bien qu'elle est ENLEVER portant sur la cible CAPSULE¹⁶. Suivant le cas, on aura donc soit un « ouvre-bouteille » (anglais « bottle-opener », néerlandais « flesopener ») soit un « décapsuleur ». La famille de schémas peut être unaire (elle ne comprend qu'un schéma définitionnel), et c'est même probablement le cas usuel, et de loin. On ne sait pas bien s'il faut faire rentrer sous cette distinction de facettes la dénomination « rase-peluches », ou s'il s'agit d'une dénomination strictement défectueuse, puisque la CIBLE du rasage n'est pas vraiment les peluches, mais le tissu qui peluche. Il vaudrait mieux avoir soit « *rase-moquette » soit « *enlève-peluches » (mais ce dernier terme est défavorisé par l'évitement d'un premier élément verbal plurisyllabique). On comparera au « déboulocheur » pour pulls.

Le schéma définitionnel canonique (assimilable à une entrée lexicographique) associé à une facette donnée de l'artefact spécifie pour l'artefact au moins ces six caractéristiques que nous allons continuer à appeler « rubrique définitionnelle » : domaine, description, fonction, mode de fonctionnement, principe théorique de fonctionnement, utilisateur-type. Les éléments définitionnels reprennent les rubriques définitionnelles de la définition complète.

15 Ce terme de « facette » n'a rien à voir avec l'emploi qui en est fait en intelligence artificielle ou chez Rastier. Le concept de facette est purement provisoire, et peut-être à rejeter dans un stade ultérieur.

16 À moins de considérer que l'enlèvement de la capsule est un stade conduisant à l'objectif final d'ouverture de la bouteille ?

La perspective et la saillance

Ensuite, étant donné le schéma définitionnel (orienté quant à l'empathie) pour une facette d'un artefact, il est procédé dans chaque langue à une sélection d'éléments sémantiques qui vont se manifester par des éléments de nomination. Le terme « élément de nomination » est délibérément vague : il désigne une unité pertinente pour notre propos, et dont la réalisation signifiante peut être un morphème, un mot, voire un groupe de mots. Par exemple « tire-bouchon » comporte les deux éléments de nomination « tire » et « bouchon », « téléphone-répondeur » comporte les deux éléments de dénomination « téléphone » (mot bi-morphémique) et « répondeur » (mot bi-morphémique). Ces sélections différentes peuvent être considérées comme autant de conceptualisations de l'artefact (voir ci-dessous), ou comme on dira encore, comme autant de perspectives sur l'artefact¹⁷.

On se soumet donc à une des « contraintes de la lexicogenèse », pour reprendre l'expression de Tournier (1985). Pour cela on utilise un filtre lexicogénétique, qui est pour une part un filtre formel, et pour une part un filtre sémantique, comme nous le verrons plus loin. En français, en anglais, par économie évidente ce filtre est typiquement un filtre formelbinaire, c'est-à-dire qu'il sélectionne préférentiellement deux éléments de nomination¹⁸.

Comment le filtre d'une langue opère-t-il une sélection ? Le composé binaire anglais « garbage-chute » comporte « chute », qui résulte de : (a) la sélection de CONDUIT VERTICAL à l'intérieur de la proposition complexe ressortissant de MORPHOLOGIE ; (b) la sélection d'une information ressortissant de PRINCIPE DE FONCTIONNEMENT. Une « chute » est un CONDUIT VERTICAL OPÉRANT PAR GRAVITÉ¹⁹. On insiste sur le fait que le signifié de

17 Dans cet emploi spécifique, « perspective » n'est pas synonyme de « point-de-vue » au sens technique, ce dernier terme étant synonyme d'« empathie ». Il faut également distinguer de « facette ».

18 Pas toujours, assurément, comme dans le « waste disposal unit » cité par ailleurs. Il est binaire par ses constituants immédiats, mais on a bien in fine trois éléments constituants. La variante « garbage disposer » est vraiment binaire. De fait ces dénominations lourdes sont évitées.

19 Certes les « chutes » ne sont pas toutes nécessairement verticales.

« chute » oblige à rentrer à l'intérieur de plusieurs (ici deux) éléments définitionnels, pour en extraire des éléments sémantiques qui, combinés, vont se manifester par le signifiant « chute », lequel est un des deux éléments de nomination sélectionnés. Quant au deuxième élément de nomination, il est obtenu en rentrant à l'intérieur d'une troisième rubrique définitionnelle (fonction), pour y rechercher l'élément sémantiquement le plus saillant, à savoir la CIBLE « ORDURES ». C'est sur le même principe qu'on aura les formations parallèles « laundry chute » (dans un hôtel), « water chute » (dans un établissement avec piscine et équipements analogues).

Le concept de « saillance » restera informel. Intuitivement on sait ce que c'est, mais on reste impuissant à la définir rigoureusement et opérationnellement. Sur la saillance sémantique, voir l'ouvrage de LeNy (1979)²⁰. La saillance est évidemment capitale pour la sélection qui va aboutir à la dénomination finale. En effet le filtre n'est pas simplement un filtre formel, comme indiqué ci-dessus, mais c'est aussi un filtre sémantique, qui sélectionne des éléments sémantiques particulièrement saillants. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'un élément sémantiquement saillant est, entre autres choses, un élément cibleur d'inférences (ou, si on préfère, cibleur d'associations), un restricteur d'inférences (cf., dans une perspective un peu différente, Kiefer 1993). Les inférences sont très importantes pour effectuer des hypothèses en vue de l'interprétation d'un lexème inconnu. Si on sélectionnait ÉVACUER/SE DÉBARRASSER DE, cela ne permettrait guère d'inférer²¹ ce dont on se débarrasse, car il y a un grand nombre d'objets dont on est susceptible de se débarrasser. En revanche, si on sélectionne ORDURE, on peut en inférer toute une série d'opérations typiques concernant les détritiques, car ORDURE est l'élément saillant d'une famille de scénarios qui se trouvent dans nos encyclopédies mentales. On peut parier que « garbage-chute » ne désigne pas un toboggan semi-cylindrique formant un angle de 30° par rapport au sol,

20 Le Ny indique bien que la saillance peut dépendre du contexte : la sonorité du piano est saillante pour un musicien ou un accordeur, son poids pour un déménageur, l'aspect de la caisse pour un ébéniste.

21 On me pardonnera l'usage laxiste d'« inférer », qui normalement ne s'applique qu'à des propositions.

et permettant aux ENFANTS de faire dévaler des reliefs de repas et bouteilles vides pour S'AMUSER dans des squares municipaux, par exemple. Le réseau associatif d'ORDURE permet plutôt l'évocation des ADULTES (ce sont eux qui s'occupent des poubelles), qui cherchent à ÉVACUER non-ludiquement lesdites ordures. Ou encore, « garbage-chute » ne désigne probablement pas un toboggan d'évacuation en catastrophe, pour de précieuses ordures contenues dans un avion transporteur d'ordures. Ce n'est probablement pas non plus un petit logiciel permettant de se débarrasser des données informatiques devenues inutiles, mais ça pourrait l'être. On voit donc ce que j'entendais par un « cibleur d'inférence » : c'est ce qui permet d'éviter un problème qui a pu être évoqué à propos de l'interprétation d'un texte, mais qui peut également concerner l'interprétation des dénominations, celui de l'« explosion inférentielle », qu'il convient absolument de maîtriser, le décodeur devant éviter de se voir acculé à générer toutes les inférences possibles *apriori* (Coirier & alii 1996 : 104).

Les inférences mobilisent un « module inférentiel » de toute façon nécessaire. Elles font appel au domaine utilisé comme cadre interprétatif et sont organisées en schémas d'inférence. Reprenons l'exemple d'un tel schéma repris de ma monographie sur les dénominations de la règle à calcul : « Si un objet de la classe morphologique des règles fonctionne en utilisant une ou plusieurs suite(s) numérique(s), alors ledit objet porte gravée l'image physique (ou graduation) de cette ou de ces suite(s) numérique(s) » (Boisson 1996 : 554-555).

Fréquemment, la dénomination sélectionne des informations de l'élément de nomination FONCTION, soit ACTION FONCTIONNELLE et CIBLE. Exemples : « paratonnerre »²², « lave-linge », « lance-roquettes », « tire-bouchons », italien « parafulmine », anglais « garbage-disposer » (broyeur d'évier), allemand « Staubsauger » (suceur de poussières = aspirateur), néerlandais « bagagedrager » (porte-bagages). Le succès des formations françaises et italiennes en Verbe + Nom Objet est le témoin de cette tendance. On se hasarderait presque à dire que c'est un idéal orthonymique. D'ailleurs on trouve

22 Bien entendu, cette dénomination est strictement défectueuse, contrairement au moins usité (et plus général ?) « parafoudre ».

souvent en français des dénominations composés d'un générique suivi d'une spécification fonctionnelle plus ou moins nette : « plateau repas », « tabouret cocktail », « meuble audiovisuel », « table informatique », « table de détente », « table-téléphone », « banque d'accueil ».

Dans la rubrique définitionnelle FONCTION, on peut sélectionner la CIBLE : « ciseaux à ongles », « ciseaux à boutons ». Ou on peut sélectionner l'ACTION FONCTIONNELLE : « ciseaux à broder », « ciseaux de coupe » (la fonction immédiate est assurément COUPER, mais la fonction médiate diffère). Le chinois pour « cendrier » a « yan1-huil-gang1 » (tabac/cigarette-cendre-coupelle), où rien ne dit quelle est la relation entre la coupelle et les cendres de cigarette, mais où cette relation est aisément inférable au vu de nos connaissances encyclopédiques, d'autant qu'on a pris soin de préciser qu'il s'agit de cendres de cigarettes, et non d'autres choses : ce n'est probablement pas un récipient pour transporter des cendres, ni une tasse pour boire une exotique décoction de cendres. Ce que nous disons vaudrait pour l'anglais « ash-tray », ou le grec « staxtodho'xio », bien qu'on n'y spécifie pas de quelles cendres il s'agit²³. On pourrait penser que l'élément le plus saillant est normalement la CIBLE plutôt que l'ACTION FONCTIONNELLE. Répétons-nous. Une action fonctionnelle donnée peut s'appliquer typiquement à un grand nombre de cibles très différentes : ainsi on ne peut deviner d'emblée ce que l'on vide dans un « vidoir », ce que l'on broie dans un « broyeur »²⁴. C'est pourquoi on rencontre le lexème « broyeur à déchets » pour désigner une grosse machine capable de broyer des boîtes de conserve, des cageots, etc., mais l'élément « déchets » n'est pas encore assez clair, si ce n'est peut-être dans la mesure où le « broyeur à déchets » s'oppose au « tasseur à déchets » ; on connaît aussi le « broyeur » (pour déchets de jardin : branches, feuilles, etc.), que seul le contexte peut permettre d'inter-

23 Comme l'anglais ne spécifie pas qu'il s'agit de cendres de cigarettes, « ash-tray » pourrait être un plateau ornementé réservé aux rites funéraires de dispersion des cendres des défunts. Évidemment, la connaissance du domaine fournit un cadre interprétatif excluant cette interprétation.

24 J'ai dit « typiquement », mais il ne faudrait pas généraliser. Par exemple l'action CALCULER ne peut guère avoir pour cible que des NOMBRES (ou des théorèmes dans le cas d'algorithmes logiques).

prêter ; reste opaque en dehors du contexte le « broyeur » de WC. On ne peut réduire le nombre de possibilités associées à une action que, par exemple, en disant « table de jeu », « terrain de jeu », parce que, du coup, le nombre de cibles de l'action wittgensteiniennement très floue JOUER qui sont envisageables avec une table, un terrain, se trouve nettement réduit²⁵. Tant qu'on ne disposait que de machines à laver le linge, « machine-à-laver » suffisait, comme l'anglais « washing-machine » ou « washer » ; du jour où on peut aussi laver d'autres CIBLES, le mot devient un peu vague, d'où la série homogène inaugurée par l'ancien « lave-pont » : « lave-linge » (re-dénomination : voir ailleurs ici même), « lave-vaisselle », « lave-vitres » (c'est un appareil électrique), « lave-glace » (qui envoie un jet d'eau sur le pare-brise), « lave-corde » (petit appareil pour nettoyer les cordes des spéléologues), « lave-auto »²⁶. En revanche une CIBLE donnée figure dans un nombre beaucoup plus limité de scénarios. C'est pourquoi, avec « garbage », on peut se permettre d'associer « chute » (contenant des informations sur la morphologie et le principe théorique de fonctionnement, car, comme déjà dit, c'est un conduit opérant par gravité), sans faire explicitement figurer l'action fonctionnelle ÉVACUER. L'association « garbage » + « chute » permet d'inférer comme action fonctionnelle probable ÉVACUER.

Si on a à dénommer un collier, s'offre comme candidat irrésistible l'élément de nomination correspondant à COU, mais pour le reste de grandes variations de perspective sont possibles : le « Halsband » allemand est une bande ou anneau de cou, le « jing3-quan1 » chinois est un anneau de cou, le « Halskette » allemand est une chaîne de cou (de même le « kaulaketju » finnois, le « nyaklánc » hongrois), le « hals-snoer » néerlandais est un cordon de cou, le « kubi-kazari » japonais est un ornement de cou, le « halsgolt » du vieux-haut-allemand est de l'or de cou, le « mok-kel-i » coréen est un chose qui se suspend au cou (cou-suspendre-*suffixe nominalisant*), le « collier » français a un

25 Bien entendu « jeu » n'est que l'expression nominale d'une action fonctionnelle JOUER, et non pas le nom d'une cible.

26 Ces artefacts varient depuis de petits dispositifs (« lave-corde ») jusqu'à des machineries volumineuses (« lave-auto »). On mettra à part le « lave-main » et le « lave-bassin » d'hôpital.

rapport non spécifié (« -ier ») avec le cou (le collier a à voir avec le cou, comme le sucrier avec le sucre, le poirier avec la poire, le thonier avec le thon, le tunnelier avec le tunnel, le romancier avec le roman, etc.²⁷). On a affirmé un peu plus haut que, pour le collier « s'offre comme candidat irrésistible l'élément de nomination correspondant à COU ». C'était aller trop vite, car certains de ces mots sont formés avec GORGE (ainsi le « ozherel'e » russe), ou avec POIDS/CHARGE, ou avec des verbes à sens TORDRE/ENTRELACER (pour la famille indo-européenne, voir Buck 1949 : 445).

Bien entendu, les lexèmes, dans une langue donnée, et de langue à langue, sélectionnent des informations différentes en vue de la dénomination, comme l'a montré naguère l'exemple inaugural du « pompier » de Bernard Pottier, dont se sont inspirées les études mentionnées en début du présent article, dont une monographie répertoriant de façon détaillée les différentes perspectives sur la règle-à-calcul (Boisson 1996). Ainsi on a pour le « paratonnerre » diverses dénominations ou, évidemment, la CIBLE « foudre » est toujours nommée (même improprement via « éclair » ou « tonnerre »), mais correspondant à quatre perspectives distinctes sur l'artefact :

- FONCTION = ACTION FONCTIONNELLE + CIBLE : italien « parafulmine », français « paratonnerre », grec « aleksi'keravno » ;
- (élément de) PRINCIPE DE FONCTIONNEMENT + CIBLE : allemand « Blitzableiter » (évacuateur de foudre) ; néerlandais « bliksemafleider » ; russe « molnieotvod » ; anglais « lightning-conductor » ;
- MORPHOLOGIE + CIBLE : anglais « lightning-rod » (la cible est inexactement nommée, comme dans le français « paratonnerre ») ;
- MORPHOLOGIE + FONCTION complète (ACTION FONCTIONNELLE + CIBLE) : chinois « bi4-lei2-zhen1 », japonais « hiraishin » (éviter-tonnerre-aiguille)²⁸.

L'orientation thématique et la caractéristique par défaut

27 Évidemment, certaines langues peuvent expliciter le « -ier » français. Un seul exemple, le romancier grec est un « mithistorio'ghrafos ».

28 Le chinois s'est normalement inspiré du japonais pour ces dénominations récentes d'artefacts, comme me l'indique Irène Tamba-Mecz.

Enfin, le filtre ayant sélectionné très typiquement deux éléments de nomination, il arrive que l'ordre de ceux-ci soit déterminé par ce que, selon l'analogie de la structure informationnelle en thème/rhème des énoncés, on pourra appeler une orientation thématique, sur laquelle nous allons nous arrêter assez longuement, car la question n'a jamais été envisagée systématiquement jusqu'ici. C'est, si l'on veut, un choix de catégorisation, puisque le membre thématique déclenche la catégorisation première. Et c'est ce qui détermine un type de perspective particulier liée à un choix de repérage. Cette possibilité exprimée ici linguistiquement comme le renversement dans l'orientation thématique est anciennement connue sous une forme logique : « Au reste il est encore bon de remarquer que bien souvent le genre pourra être changé en différence, et la différence en genre, par exemple : le carré est un régulier quadrilatéral, ou bien un quadrilatère régulier, de sorte qu'il semble que le genre ou la différence ne diffèrent que comme le substantif et l'adjectif ; comme si au lieu de dire que l'homme est un animal raisonnable, la langue permettait de dire que l'homme est un rational animable, c'est-à-dire une substance raisonnable douée d'une nature animale ; au lieu que les génies sont des substances raisonnables dont la nature n'est point animale, ou commune avec les bêtes. Et cet échange des genres et différences dépend de la variation de l'ordre des sous-divisiones » (Leibniz 1765, 1990 : I. III, ch. III, 226-227).

Exemple de ce renversement d'orientation : une dénomination allemande de la règle-à-calcul est « Rechenschieber » (coulisseau à calcul, donc c'est une espèce de coulisseau). Si on renverse l'orientation thématique, on obtient CALCULATEUR À COULISSEAU (donc une espèce de calculateur), qui n'est pas attesté dans les langues naturelles répertoriées dans une étude assez large, mais se trouve être une des deux dénominations de l'espéranto, soit : « glitkalkulilo » (Boisson 1996).

Ici, certes, il est fait appel à une langue artificielle, mais il se présente d'autres exemples plus convaincants, quoiqu'ils ne semblent pas extrêmement nombreux. Le « broyeur à cylindres » (allemand « Walzenbrecher », italien « frantoio a cilindri ») s'appelle en anglais « break roll » ; c'est donc une sorte de ROULEAU qui BRISE. En revanche le « broyeur à rouleaux » s'appelle « roller crusher » ; c'est donc une sorte de BROYEUR avec des ROULEAUX.

Des exemples anglais dont certains sont problématiques seront empruntés à Tournier (1985 : 111), en citant le lexème normalement usité en premier pour chaque paire : « foam-rubber »/ « rubber-foam »²⁹, « barrier-reef »/ « reef-barrier », « walkie-talkie »/ « talkie-walkie », « ice-cream »/ « cream ice », « kangaroo-rat »/ « rat-kangaroo » (voir ci-dessous), et aussi « bed-settee »/ « settee-bed » (canapé-lit). On doit dire toutefois que, pour « foam rubber » (attesté en 1945) nous n'avons pas pu trouver dans les dictionnaires la variante « rubberfoam », alors qu'on trouve « foamed rubber » (attesté en 1943), « spongerubber » (attesté dès 1932) et « latex foam » (mentionné dans l'*Encyclopædia Britannica*). De même reste introuvable « talkie-walkie » en anglais, même si c'est ce dernier terme qui est seul usité en français, alors que l'allemand, le néerlandais, l'italien, l'espagnol, ont scrupuleusement emprunté la forme « walkie-talkie ».

Pour faire une incursion en dehors des artefacts, notons que, en revanche, sont bien répertoriées dans l'*OED* les deux variantes « kangaroo-rat » (attestée en 1788) et « rat-kangaroo » (attesté en 1846) pour désigner le même petit marsupial australien et tasmanien, ainsi que le synonyme « potoroo » (attesté en 1790), et aussi le nom d'une variété, le « bettong » ou « bettongkangaroo »³⁰. Une citation de l'*OED* pour 1894 spécifie d'ailleurs : « The rat-kangaroo, often incorrectly spoken of as kangaroo-rats », tandis qu'une autre pour 1828 dit : « the kangaroo-rat, or more properly rabbit... » (l'animal a à peu près la taille d'un lapin). Il est vrai que sous « rat-kangaroo » on regroupe neuf espèces d'une sous-famille de la famille des kangourous au sens générique (Macropodidae, regroupant 47 espèces). Dans cette mesure la dénomination « rat-kangaroo » est effectivement la plus correcte, « kangaroo-rat » égarant sur une fausse piste, puisque l'animal n'est pas une espèce de rat. Pour compliquer les choses, d'après l'*OED*, « kangaroo-rat » peut aussi désigner un rongeur du sud-ouest des États-Unis et du Mexique, *Dipodomys*. Cependant l'*Encyclopædia*

29 Notons les calques français « caoutchouc mousse » (marque déposée), allemand « Schaumgummi », espagnol « gomespuma » ou « goma espuma ». L'italien a « gommapiuma » (caoutchouc-plume, marque déposée).

30 Pour l'*Encyclopædia Britannica*, « bettong » ne dénomme que les espèces à museau court, tandis que « potoroo » dénomme celles à museau allongé.

Britannica distingue soigneusement et « orthonymiquement » la désignation « kangaroo-rat » pour ce rongeur américain (c'est une sorte de rat) contre la désignation « rat-kangaroo » pour le marsupial australien (c'est une sorte de kangourou).

Georges Charachidzé fait observer que là où le français dit « papier-monnaie », catégorisant l'objet comme du PAPIER, l'avar offre un composé glosable en « papier + argent/monnaie », mais conçu comme ARGENT [thème] AYANT L'APPARENCE DU PAPIER (Charachidzé 1981 : 68). On ajoutera que l'avar ne fait ici que tenir compagnie à d'autres langues, anglais « paper money », allemand « Papiergeld », néerlandais « papiergeld », chinois « zhi3-bi4 ». C'est le français qui, paradoxalement, thématise PAPIER.

Nous emprunterons un bel exemple clair à Kocourek, qui le mentionne sans lui faire un sort général, dans une série où il traite des dvandvas (Kocourek 1982 : 114). Le français dispose des deux dénominations quasiment synonymiques « bracelet-montre » et « montre-bracelet », la première apparue en 1909, la seconde en 1922 (selon le *Petit Robert*). Kocourek suggère que la première apporte la « nuance sémantique » BIJOU, par rapport à la seconde, qui serait une MONTRE. Cette idée est plausible, en particulier dans une opposition utilisable entre la montre-bracelet et la « montre de dame », parfois plus un bijou qu'une montre à cadran et chiffres aisément lisibles. C'est ce que confirme le contraste des définitions du *Petit Robert*, pour qui « montre-bracelet » est défini « montre montée sur un bracelet de cuir, de métal, etc. », tandis que « bracelet-montre » est défini « bijou composé d'un bracelet sur lequel est montée une montre », accompagné de cette citation significative de Marcel Aymé : « Elle consulta son bracelet-montre. C'était un boîtier incrusté de brillants ». Cependant il conviendrait de connaître l'histoire de l'objet et des termes, ainsi que les conditions actuelles d'emploi, pour en décider avec toute la sûreté voulue, et s'assurer en particulier que le lexicographe ne se laisse pas artificiellement influencer dans sa définition par l'ordre des éléments ; pour ce cas particulier, ce n'est pas tellement probable, mais dans le principe ce n'est pas exclu. D'ailleurs le dictionnaire *Lexis*, contrairement au *Robert*, ne décèle pas la moindre nuance de sens entre ces deux lexèmes, semblablement définis comme type de montre. Il paraît donc vraisemblable que, si la situation le

permet, cette différence latente est exploitable, mais que, en général, la nuance sémantique n'émerge pas. En effet, les distinctions sémantiques peuvent être trouvées « si l'on fait très attention à ce qu'on dit ; mais de façon générale, les locuteurs ne font pas très attention à ce qu'ils disent : ils ne tiennent tout simplement pas compte de beaucoup de distinctions latentes » (Mel'chuk in Mel'chuk & alii 1992 : 13). L'auteur cité insiste, à contre-courant de tout ce qui se dit usuellement (dans une théorie forte où toute différence de signifiant correspond nécessairement à une différence de signifié), mais bien plus réalistement à notre avis, sur ce phénomène capital qu'il appelle « neutralisation sémantique contextuelle ».

En tout cas les deux orientations thématiques opposant « montre-bracelet » et « bracelet-montre » en français ne semblent pas connues dans d'autres langues, qui voient naturellement dans l'objet une sorte de montre et non une sorte de bracelet, et utilisent un élément de nomination désignant le bras, la main ou le poignet, mais parfois faisant référence au bracelet : anglais « wrist watch » (montre de poignet, attesté en 1896), allemand « Armbanduhr », néerlandais « armbandhorloge » ou « polshorloge » (montre de poignet), italien « orologio da polsa » (montre de poignet), gallois « wats arddwrn » (montre de poignet) ou « wats fraich » (montre de bras), grec « ro'li tu xeri'u » (montre de main), chinois « shou3-biao3 » (montre de main), japonais « ude-dokei » (montre de bras) ; mais russe « naruchnye chasy », espagnol « reloj de pulsera », variante italienne « orologio a bracciale » (montre à bracelet).

Encore plus spectaculaire est une série systématique d'exemples concernant la dénomination des tapis roulants (industrie, mines, aéroports, entreprises agricoles), qui dans plusieurs langues indo-européennes présente des variantes selon que la thématisation se fait sur l'information TRANSPORTEUR ou sur l'information BANDE. En français on connaît le « transporteur à bande » ou « transporteur à courroie », mais aussi la « bande transporteuse » (notamment pour les bétons et mortiers)³¹. L'italien a « nastrotrasportatore » (« nastro » =

31 Plus le « tapis roulant » où la perspective est fondée sur les éléments de nomination DESCRIPTION et MODE DE FONCTIONNEMENT. L'allemand connaît aussi « Fliessband », « laufendes Band »

« ruban ») à côté de « trasportatore a nastro ». L'espagnol a « transportador », ou « transportador de cinta » (« cinta » = « ruban »), mais aussi « cintatransportadora ». L'anglais dit couramment « conveyor belt », mais a connu aussi « beltconveyer » (et la version courte usuelle est « conveyor »/« conveyer », même si « belt » est également connu). L'allemand connaît « Bandförderer »/« Gürtförderer », mais aussi « Förderband » (cf. néerlandais « transportband »). Ainsi, dans ces cinq langues, on peut concevoir le tapis roulant comme une sorte de TRANSPORTEUR (perspective fonctionnelle), ce qui paraît a priori le plus « naturel »³², mais aussi, par renversement, comme une sorte de BANDE (perspective descriptive + mode de fonctionnement)³³. Le tok pisin de Nouvelle Guinée a « rot gumi » (route-caoutchouc), qui adopte une perspective fonctionnelle (métaphorisée) avec une spécification descriptive de matière (donnée dans Mühlhäusler 1979 : 389).

Quand l'orientation thématique est activée, ce qui semble rare, on s'attend à un choix d'orientation plutôt qu'un autre. En d'autres termes, il y a normalement une orientation thématique par défaut, non-marquée, en fonction d'une caractéristique par défaut de l'artefact, ainsi qu'on le voit généralement sur les illustrations ici rassemblées. Nous reviendrons plus bas assez longuement sur cette importante notion de caractéristique par défaut³⁴.

Notre approche est nettement multilingue, mais n'est pas uniquement multilingue, à vrai dire, car une même langue peut disposer de « synonymes cognitifs » (Cruse) pour le même artefact, comme dans « trottinette »/ « patinette », « ouvre-bouteille »/ « décapsuleur », ou « astronaute »/ « cosmonaute »/ « spationaute » (on sait que le premier est américain, le second russe, le troisième français !). Nous tenons à dire au passage qu'on exagère beaucoup l'impossibilité de trouver de véritables synonymes, surtout dans les milieux qui sont plus intéressés par la lexicologie générale que par la terminologie (Kocourek 1982 :

32 Il existe toute une série de types dans la classe des transporteurs : « gravity-roller conveyor », « live-roller conveyor », « gravity-wheel conveyor », « belt-conveyor », « bucket conveyor », etc. Sans compter les « pneumatic conveyors », les « vibrating conveyors »...

33 Peut-être sur le modèle de « transmission belt » ? Cf. « assembly-belt », forme peu courante de « assembly-line » (chaîne de montage).

34 Sur son utilisation en logique, v. Besnard 1990.

166). Et on a vu plus haut l'importance de la neutralisation sémantique contextuelle même dans l'usage courant.

Pour désigner la bande élastique qui, mise autour du bras, permet de retenir la manche de chemise pour l'empêcher de descendre sur le poignet, l'anglais a pu choisir une perspective descriptive avec « arm band » ou une perspective fonctionnelle avec « sleeve supporter ».

Au surplus, même à l'intérieur d'une perspective donnée, on rencontre diverses possibilités de jeu. Dans le cas d'une perspective d'abord descriptive, on peut jouer sur la spécification supplémentaire. La perspective seconde du « rouleau compresseur » français est axée sur la FONCTION, celle du « roadroller » anglais ou du « Strassenwalze » allemand ou du « odhostra'tiras » grec est axée sur le DOMAINE (LIEU), celle du « steam-roller » anglais, du « Dampfwalze » allemand ou du « parovoy katok » russe est axée sur le MODE DE FONCTIONNEMENT. Dans le cas d'une perspective fonctionnelle, le filtre binaire peut conduire à privilégier dans la FONCTION, soit l'ACTION FONCTIONNELLE, soit la CIBLE : comparer les perspectives quelque peu différentes dans l'anglais « shaving soap », « shaving brush » et dans le français « savon à barbe », « pinceau à barbe » (= « blaireau »)³⁵.

Et puis dans le cas où l'ACTION FONCTIONNELLE est complexe et décomposable en actions élémentaires, une seule de ces actions peut être sélectionnée. C'est notamment le cas lorsque l'artefact peut subir deux actions dont l'une est l'inverse de l'autre. Le dispositif électrique « interrupteur » est ainsi appelé en français parce qu'il est conçu (curieusement d'ailleurs) comme servant essentiellement à COUPER le courant, un peu comme le « coupe-circuit » (de même le grec « dhia'koptis »), cependant que le chinois offre « kail-guan1 » (ouvrir-fermer), qui spécifie les deux fonctions (cf. le « va-et-vient » français, techniquement un peu différent). Les ascenseurs sont généralement conçus comme des dispositifs permettant de MONTER (« ascenseur », « lift », « elevator », « Aufzug », grec « anelki'stiras » à côté de l'emprunt « asan'ser »), mais en fait ils servent aussi à DESCENDRE,

35 L'anglais a systématiquement « shaving X », mais le français n'est pas cohérent, puisqu'il a des « X à barbe » (« savon à barbe »), mais des « X à raser » (« crème à raser », « mousse à raser »).

comme les définitions des dictionnaires l'indiquent normalement : ce sont des moyens de « vertical transportation », dans la terminologie technique de l'anglais. D'où la dénomination chinoise explicite « sheng1-jian1-jī1 » (monter-descendre-machine) permise sans coût excessif par le monosyllabisme des éléments de nomination, et son parallèle parfait en coréen « sung-kang-ki ». Cependant on conviendra que la sélection de MONTER est naturelle, les ascenseurs étant surtout utiles à la montée, plus fatigante, qu'à la descente (cf. « monte-charge », « monte-plats »). Donc leur position par défaut est censée être en bas et leur mouvement par défaut la montée. En coréen la porte coulissante se dit « mi-tat-i » ou « ye-tat-i » (pousser-fermer-*suffixe nominalisant*), où les deux actions inverses sont spécifiées. Cependant il est significatif qu'une fenêtre coulissante se dise « mil-chang » (pousser-fenêtre), la fenêtre étant censée être en position fermée par défaut, et donc l'action sélectionnée étant l'action ouvrante.

On devine que ces exemples d'apparence anecdotique comportent un enseignement. Avec l'ascenseur nous avons vu que l'état par défaut est la position basse, et corrélativement l'action par défaut est la montée. Avec la fenêtre l'état par défaut est la position fermée, et corrélativement l'action par défaut est l'ouverture. Ces données suggestives nous conduisent à envisager plus généralement — pour un certain nombre d'artefacts tout au moins — un état par défaut (qui sera censé être l'état initial normal dans la dynamique associée à l'artefact) et une action fonctionnelle par défaut. La prise en considération de ces caractéristiques par défaut est nécessaire pour comprendre les principes de choix présidant à la dénomination.

Lorsque le dénominateur doit choisir entre plusieurs états, plusieurs actions, on proposera de considérer qu'il sera conduit à choisir normalement un élément de nomination correspondant aux caractéristiques par défaut. Ainsi, une « voiture décapotable » ou une « voiture à toit ouvrant » sont ainsi nommées parce que l'état par défaut est avec le toit fermé, et cela même si bien des décapotables sont plus souvent utilisées avec la capote repliée, parce que le climat est favorable, parce qu'on veut bien voir et se faire voir pour jouir du paysage et de l'air, etc. Bref, l'action par défaut est bel et bien l'ouverture. Le lecteur attentif se sera retenu de sourire de ces platitudes, se souvenant qu'elles sont à inclure

dans une masse d'informations encyclopédiques³⁶. Ces informations permettent de nous repérer dans un monde où les usagers doivent entretenir avec les objets des relations prévisibles. Ces connaissances n'ont rien d'oiseux, elles sont à expliciter, et nous devons en nourrir les logiciens, à moins que nous ne leur permettions de les acquérir par eux-mêmes. Nous dirons donc que la sélection des caractéristiques par défaut génère des dénominations non-marquées (quant aux états et actions). Mais nous devons prévoir l'existence d'autres déterminations de marque. Ainsi nous avons déjà indiqué que, lorsque l'orientation thématique n'est pas neutralisée, une des deux orientations détermine une dénomination non-marquée (quant à l'orientation thématique).

La prise en compte des caractéristiques par défaut exige diverses précautions. D'abord, on ne doit pas s'attendre à ce que tous les dispositifs présentent systématiquement des caractéristiques par défaut. Ainsi, sauf erreur, le « slide-rule » (règle-à-calcul) ne voit pas son coulisseau et son curseur glisser plus de gauche à droite que de droite à gauche. Le seul état par défaut qu'on puisse associer à la règle-à-calcul, c'est la position rentrée du coulisseau. Par ailleurs, les caractéristiques par défaut doivent être envisagées de manière relative, d'où certains renversements subtils. On admettra pour la discussion que l'état par défaut d'une porte de bâtiment ou de pièce est l'état fermé³⁷. Par suite, on parlera d'une « porte à ouverture automatique », plutôt que « à fermeture automatique », bien que l'automate la ferme aussi bien qu'il l'ouvre, ce qui nécessiterait logiquement une dénomination lourde « *porte à ouverture et fermeture automatiques ». Ici l'action par défaut est l'ouverture, celle qui importe dans la perspective de l'utilisateur passant par la porte (d'autres « usagers » indirects ou passifs, peut-on dire, sont ceux qui se trouvent dans le bâtiment ou la pièce).

36 De toute façon, mépriser l'explicitation des règles et données « allant de soi » condamnerait radicalement l'entreprise linguistique. On n'a pas plus de raisons de le faire que de ridiculiser les physiciens auteurs de traités de mécanique dans lesquels on explique pourquoi le cycliste ne tombe pas de sa bicyclette en mouvement.

37 L'expression proverbiale « il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée » se résout en une tautologie de logicien, mais se révèle totalement irréaliste du point de vue de l'utilisateur normal. On vérifie à nouveau que la logique classique ignore l'opposition marqué/non-marqué, ce qui, pour un linguiste, est une de ses faiblesses. C'est a contrario une qualité spécifique de la « default logic » (Besnard 1990).

Néanmoins une fois la porte ouverte, le mécanisme la referme bel et bien, pour la ramener à son état par défaut (afin que les usagers indirects ne souffrent pas du bruit ou des courants d'air ou autres sensations déplaisantes). On notera à l'inverse que le dispositif appelé « ferme-porte » sert à *maintenir* la porte dans son état par défaut, en la ramenant à cet état après que l'utilisateur l'a poussée pour l'ouvrir. Et ici l'action π par défaut est la fermeture (toujours au bénéfice des usagers indirects).

La notion de caractéristique par défaut peut être mise en relation avec l'histoire de l'artefact. Au départ, le rouge-à-lèvres n'offrait aux femmes que la couleur rouge. Aujourd'hui sont disponibles un nombre énorme de couleurs et nuances. On peut donc penser que les dénominations ne faisant pas mention d'une couleur spécifique se révèlent désormais plus appropriées, comme « lipstick » anglais, « Lippenstift » allemand et « lippenstift » néerlandais, ou « le gubnaja pomada » (pomade labiale) du russe, ou bien le gallois « minlliw » (lèvre-couleur). Pourtant le français « rouge-à-lèvres », le chinois « kou3-hong2 » (bouche-rouge) et le japonais « kuchi-beni » (bouche-rouge) demeurent parfaitement acceptables, et dirons-nous orthonymiques au moins sous ce rapport, parce que la couleur par défaut reste bel et bien le rouge largement entendu et ses diverses nuances (en y incluant orangé et rose).

Le schéma définitionnel que nous avons envisagé se trouve donc à la base de la dénomination, constituée d'éléments de nomination sélectionnés par chaque langue. L'analyse d'une dénomination en éléments de nomination permet d'atteindre une partie du signifié du lexème, cette partie qui est effectivement symbolisée. Cette partie du signifié qui est symbolisée, et qui confère au signifiant sa « motivation » (son interprétabilité), c'est le contenu que l'on peut « lire » dans la dénomination, c'est cette partie du signifié que Kocourek appelle « contenu motivationnel » ou « motif » (Kocourek 1982 : 156-157). Le reste des informations sémantiques, non exprimées dans la dénomination, est soit perdu irrémédiablement, soit reconstituable, inférable, en fonction notamment des connaissances encyclopédiques compte tenu du domaine, et aussi du modèle fourni par des analogues linguistiques connus. Mais « même si le motif suggère le sens du terme,

c'est-à-dire si le terme est transparent, le motif ne définit pas le terme pleinement » (Kocourek).

Sur la base d'une série d'exemples dans des langues très diverses, j'ai cherché à rendre aussi précise que possible la manière dont, dans les langues, les dénominations des objets manufacturés procèdent à des sélections de traits conceptuels qui résultent pour une part de « visions » différentes sur ces objets, puis je me suis efforcé de caractériser ces différents types de vision. On espère que ces résultats permettent notamment de rendre plus explicites les opérations qui se situent en amont de la pratique lexicographique.

REFERENCES

- Agazzi E. 1978, « Les critères sémantiques pour la constitution de l'objet scientifique », in Bunge M. et alii, *La Sémantique dans les sciences, Colloque de l'Académie internationale de philosophie des sciences*, Paris : Beauchesne, 13-54.
- Arnaud P. 1987, *Aspects du vocabulaire et de son évaluation lors de l'acquisition d'une langue étrangère (anglais)*, Thèse de Doctorat d'État, Université Paris 7, microfiche.
- Béjoint H. et Thoiron P. 1997, « Modèle relationnel, définition et dénomination », in Boisson C. et Thoiron P., dirs., *Autour de la dénomination*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 187-204.
- Besnard P. 1990, « Logique des défauts », in Iturrioz L. et Dussauchoy A., eds., *Modèles logiques et systèmes d'intelligence artificielle*, Paris : Hermès, 149-161.
- Boisson C. 1987, « Anglais 'have', français 'avoir' et l'empathie », in *La Transitivity*, CIEREC, Travaux LII, Université de Saint-Etienne, 155-180.
- — — 1996, « Les dénominations de la règle à calcul », *Meta* XLI, 4 : 525-566.
- — — 1998, « De la définition à la dénomination », manuscrit non publié.
- Buck C. D. 1949, *A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages : A Contribution to the History of Ideas*, Chicago : University of Chicago Press.

- Chao Y. R. 1968, *A Grammar of Spoken Chinese*, Berkeley : University of California Press.
- Charachidzé G. 1981, *Grammaire de la langue avar (langue du Caucase Nord-est)*, Documents de linguistique quantitative 38, Paris : Éditions Jean-Favard, Université Pierre-et-Marie Curie.
- Coirier P., Gaonac'h D., Passerault J.-M. 1996, *Psycholinguistique textuelle : une approche cognitive de la compréhension et de la production des textes*, Paris : Armand Colin.
- Cruse D. A. 1986, *Lexical Semantics*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Elbert S. H. et Pukui M. K. 1979, *Hawaiian Grammar*, Honolulu : University of Hawaii Press.
- Haiman J. 1980 « Dictionaries and encyclopedias », *Lingua* 50 : 329-357.
- Kiefer F. 1993, « Thematic roles and compounds », *Folia Linguistica* XXVII/1-2 : 42-55.
- Kocourek R. 1982, *La Langue française de la technique et de la science*, Paris : La Documentation Française/Wiesbaden : Oscar Brandstetter.
- Leech G. 1981, *Semantics, The Study of Meaning*, Harmondsworth, Middlesex, England : Penguin Books.
- Leibniz G. W. 1765, 1990, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, Paris : GF-Flammarion.
- Le Ny J.-F. 1979, *La Sémantique psychologique*, Paris : PUF.
- Martinez C. 1998, *A Study of the Structure, Semantics and Stressing of Duplex and Complex Formations Used for the Naming of Beauty Products*, Mémoire de maîtrise, Université Lyon 2.
- Mel'chuk I. et alii 1992, *DEC, Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain : Recherches lexico-sémantiques III*, Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal
- Mülhäusler P. 1979, *Growth and Structure of the Lexicon of New Guinea Pidgin*, Pacific Linguistics, series C, n°52, Canberra : The Australian National University.
- Picoche J. 1992, *Précis de lexicologie française : l'étude et l'enseignement du vocabulaire*, Paris : Nathan.
- Pottier B. 1992, *Théorie et analyse en linguistique*, 2^e édition, Paris : Hachette.

- Rastier F. 1991, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Rey A. 1992, *La Terminologie : noms et notions*, 2^e édition, Paris : Presses Universitaires de France.
- Spencer A. 1991, *Morphological Theory : An Introduction to Word Structure in Generative Grammar*, Oxford : Blackwell.
- Taylor J. R. 1989, *Linguistic Categorization : Prototypes in Linguistic Theory*, second edition, Oxford : Clarendon Press.
- Thoiron P. 1994, « La terminologie multilingue : une aide à la maîtrise des concepts », *Hommage à Bernard Quemada : Termes et textes, Méta*, numéro spécial, 39, 4 : 765-773.
- Thoiron P., Arnaud P., Béjoint H., Boisson C. 1996, « Notion d’“archi-concept” et dénomination », *Meta* 41, 4 : 512-524.
- Tournier J. 1985, *Introduction descriptive à la lexicogenèse de l’anglais contemporain*, Paris : Champion/Genève : Slatkine.